



HAL
open science

“L’Italie française”. Italianisme et anti-italianisme en France à la fin du XVI^e siècle [compte-rendu]

Jean Balsamo

► To cite this version:

Jean Balsamo. “L’Italie française”. Italianisme et anti-italianisme en France à la fin du XVI^e siècle [compte-rendu]. 1989, pp.57-60. hal-03105345

HAL Id: hal-03105345

<https://hal.univ-reims.fr/hal-03105345>

Submitted on 12 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike| 4.0 International License

«*L'Italie française*». Italianisme et anti-italianisme en France à la fin
du XVIe siècle

Jean Balsamo

Citer ce document / Cite this document :

Balsamo Jean. «*L'Italie française*». Italianisme et anti-italianisme en France à la fin du XVIe siècle. In: Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance, n°28, 1989. pp. 57-60;

https://www.persee.fr/doc/rhren_0181-6799_1989_num_28_1_1674

Fichier pdf généré le 09/04/2018

d'une fuite de documents vers l'Angleterre, Thevet devient dans le même temps la cible favorite des adversaires de l'hégémonie espagnole en Europe et en Amérique. Le procès qui est instruit contre lui par les historiens et propagandistes protestants, bientôt relayés par leurs émules «politiques», met au jour une crise épistémologique, qui apparaît exactement concomitante de la crise politique et dynastique. L'échec de la cosmographie à régenter le monde rejoint l'impuissance de la monarchie française à gouverner. Et la critique de l'histoire emboîte le pas à celle du monarque régnant.

Dernier avantage de ce privilège accordé aux trois régions du Canada, de la Floride et du Brésil. Par l'attention extrême qu'il porte aux sociétés primitives du Nouveau Monde, dont il relève avec minutie les détails les plus humbles de la culture matérielle, les mœurs, les croyances et les mythes, Thevet s'accorde au goût de notre temps qui, au nom d'un primitivisme mâtiné de mauvaise conscience, tend à négliger les Etats archaïques pour s'attacher de préférence «aux sociétés les moins développées matériellement et socialement»¹. Exégète attentif et rarement ironique de la «pensée sauvage» des Tupinamba du Brésil, à laquelle se concilie d'emblée le «bricolage» cosmographique, Thevet est le premier Européen à recueillir des «Mythologiques» du Nouveau Monde. Le tropisme brésilien qui l'anime, et qui fut longtemps taxé de naïveté autodidacte, voire de manie ridicule, par les lecteurs de la Renaissance et de l'Age classique, fait aujourd'hui pour une large part le prix de son œuvre. Mais, si précise soit-elle, l'enquête ethnographique n'implique nulle reconnaissance de l'autre. Repoussé par les contempteurs de la monarchie espagnole dans le camp des apologistes de la *Conquista*, Thevet prétend justifier, au nom de la propagation de la foi chrétienne et de la civilité occidentale, les atrocités des conquistadores. Thuriféraire inconditionnel de François Pizarre, le fils de porcher ennobli par ses massacres, il s'efforce de mettre en avant les froides raisons de la géopolitique. Il ne s'agit pourtant là que d'un trompe-l'œil, destiné à masquer les déficits de l'Histoire et l'impossibilité de toute action d'envergure de la part des derniers Valois. La crise épistémologique s'aggrave en définitive d'une crise morale, dans laquelle le débat des guerres de Religion sur la liberté de conscience s'exporte au-delà des mers.

Jean BALSAMO, «*L'Italie française*». *Italianisme et anti-italianisme en France à la fin du XVIe siècle*. Thèse pour le doctorat d'Etat ès-lettres dirigée par M. Marc Fumaroli, professeur au Collège de France. Université de Paris IV-Sorbonne.

¹ Remarque formulée par William G.L. Randles, *L'ancien royaume du Congo des origines à la fin du XIXe siècle*, La Haye, Mouton, 1968, p. 9.

Ce travail cherche à porter un éclairage nouveau sur le rôle qu'a joué l'Italie moderne pour les Français de la fin du XVI^e siècle. Il examine les parts, complémentaires, indissociables et non pas contradictoires, d'*italianisme* et d'*anti-italianisme* dans la culture mondaine et savante sous les derniers Valois. Alors que les élites de la Robe et de l'Épée n'hésitent pas à s'enrichir des suggestions innombrables offertes par l'Italie, où s'élaborent les arts militaires ou les techniques de chancellerie, elles définissent aussi leur propre rôle et leur identité par une dépréciation systématique d'une nation rivale, revendiquant en tout point, à défaut d'une impossible *translatio imperii*, une *translatio studii* à leur avantage.

Il n'était pas question d'entreprendre pour tout l'âge classique, ni même pour le seul XVI^e siècle, une description exhaustive des points de rencontre entre les cultures française et italienne, qui sont comme autant d'occasions de conflits et de rivalité. Ces tensions en effet, latentes depuis la fin du Moyen-Âge, vivifiées lors des campagnes de Charles VIII, et dont les stéréotypes se prolongent jusqu'à l'époque de Mazarin, trouvent une force toute particulière au moment de la crise dynastique, politique et religieuse de la fin du siècle, entre 1570 et 1600. Ces deux dates sont également symboliques : avec la mort du Primatice s'achève la première expérience bellifontaine et une première synthèse française des formes méridionales ; la venue de Marie de Médicis marque d'autre part la réconciliation politique et la prééminence reconnue à la monarchie des lys au sein d'une relation franco-italienne. Entre ces limites se situe une époque de transition, confuse, bouleversée, dans laquelle les historiens du XIX^e siècle, dénonçant une France «malade de l'Italie», coupable de la Saint-Barthélémy, crurent voir le pire moment des «corruptions italiennes» et d'une italianisation complète des mœurs et des comportements.

Sous Henri III en effet, le débat contre l'Italie est général, sous deux formes qui ne se confondent pas. Les huguenots, Gentillet ou Henri Estienne, adversaires traditionnels d'une Rome qu'ils identifient à Babylone, développent à l'envi les arguments d'une italophobie sans nuance. Mais un *anti-italianisme* plus essentiel encore, fondé sur la conscience répétée d'une primauté française, dirige les travaux des plus savants des *italianisants*, Du Tronchet, Belleforets ou Papire Masson, en apparence tout disposés à recevoir la leçon littéraire et artistique de la Péninsule. Tel est le paradoxe de l'italianisme : parlant de l'Italie et des Italiens, ces Français tiennent un discours équivoque, visant à l'apologie de leur propre tradition, fondé sur un ensemble cohérent et construit de lieux communs.

Ce discours trouve une première source en effet dans l'expérience du «voyage d'Italie», relatée et analysée dans les récits de Montaigne, d'Audebert ou de Jean-Antoine Rigaud, fort éloignés des intérêts touristiques et de la bienveillance futile d'époques plus tardives. Confortant une foi, rappelant l'actualité d'une Italie des Etats et des Princes, attentif à retrouver le souvenir glorieux des capitaines français, le voyage contribue à sa manière à former un robin lettré ou un gentilhomme accompli plus qu'il ne mène vers les œuvres de l'art italien ; dans l'accueil que lui réservent les savants de Padoue et de Rome, Peiresc va jusqu'à voir comme la consécration de l'érudition française.

La réaction à l'égard des Italiens établis dans le Royaume et à la Cour, qui forment la cible immédiate des attaques et des pamphlets, est tout aussi révélatrice du rôle involontaire qu'ils jouent dans la constitution d'une identité nationale, définie dans une logique du tiers exclu. Or le long mouvement qui, pendant tout le siècle, mène les Gondi ou les Delbene de la banque lyonnaise aux charges de la Cour, est celui du ralliement à un *modèle* français, social, militaire, et aussi savant. Loin d'être les propagandistes d'une culture étrangère en France, d'imposer le jargon «gaste-françois» que dénonce Estienne, ils contribuent à mettre les Muses italiennes au service de la monarchie dont ils sont les fidèles serviteurs, avant d'illustrer eux-mêmes une langue dont ils voient en Ronsard le meilleur des maîtres.

Le débat politique enfin, centré autour de la notion de «machiavélisme», montre, derrière la banalité d'une injure, la constitution d'un véritable «mythe» politique, capable par contraste de mettre en relief les exigences de réconciliation nationale et de défendre la conception d'une royauté idéale, alors que le pouvoir réel du souverain est mis à mal par les *Mécontents* et les Ligueurs. La dénonciation d'une «politique italienne» au nom des valeurs *gauloises* de sincérité et de bonne foi sert à garantir, par défaut, la possibilité d'une liberté contre tous les risques d'une tyrannie facilement rapportée à la seule leçon perverse du secrétaire florentin. Mais, à l'inverse, l'Italie tridentine sait aussi offrir aux Français la confirmation, antimachiavélienne, d'une royauté héroïque et d'une saine raison d'Etat, tout comme Venise, dont ils célèbrent la liberté et les vertus civiques avec une parfaite unanimité, donne aux *Politiques* l'exemple paradoxal et encourageant d'une perfection institutionnelle et morale.

Une seconde perspective, plus étroitement littéraire, est celle du conflit opposant des langues modernes, qui prétendent toutes assumer la totalité du legs classique et revendiquer leur propre achèvement. Aussi, le discours habituel que les Français tiennent sur les œuvres italiennes qu'ils réduisent, in-

différents aux nouveautés littéraires de la Péninsule, aux «trois couronnes» de Toscane, reconnaît leur rôle initiatique dans l'essor des langues vulgaires, tout en suggérant que la véritable prééminence appartient de droit aux écrivains de la Cour des Valois dans l'imitation et l'assimilation des formes antiques. Durant ces années, plus de 400 traductions de l'italien paraissent en France. Mais la traduction, le lieu par excellence de l'*italianisme*, n'est pas l'occasion d'une «influence» transalpine ; elle constitue une pièce du panégyrique de la langue royale, auquel se livrent les érudits du temps. Ce genre sans prestige connaît un étonnant succès. De nombreux écrivains se plient à l'exercice obligé d'une version de l'italien, dans leur apprentissage des lettres ; quelques traducteurs professionnels, Chappuys ou Belleforest, dirigés par des libraires attentifs aux désirs d'un lecteur pour qui l'italien est lettre morte, lui donnent une autre illustration. Mais l'extrême facilité avec laquelle tous adaptent des œuvres étrangères, confirme quel est l'usage auquel celles-ci sont destinées : elles doivent servir de «séminaire» de belles conceptions afin d'offrir les ressources commodes d'une invention plus libre en langue française. Elles révèlent surtout, dans un écart volontaire aux textes originaux, les impératifs du goût *français* des publics mondains et savants. Ronsard et Desportes entretiennent avec Pétrarque, qui reste comme le garant de leur œuvre lyrique, cette relation équivoque faite d'admiration et de rivalité ; plus qu'elles ne reproduisent en toute naïveté des modes transalpines, leur propre poésie, comme les aspirations romanesques visibles dans le succès de l'histoire tragique ou les innombrables adaptations de l'*Orlando furioso* et de la *Gerusalemme*, constituent les facettes d'un goût national, raffiné, mignard, attentif aux fines nuances du cœur, aux exploits guerriers et sensible aux allégories morales, *alexandrin* en somme, auquel ces écrivains, nourris des Italiens et peu respectueux de l'Italie, cherchent à plaire et qu'ils contribuent à former.

Marie-Eugénie ROTH-ROSE, *Les écrits prophétiques de Nostradamus*. Contribution à l'étude du langage et de ses implications historiques. Thèse pour le Doctorat Nouveau Régime, dirigée par Roland Antonioli. Université de Lyon III, 29 avril 1988.

Michel de Nostredame (Saint-Rémy-de-Provence, 14. XII. 1503, Salon de Provence 2.VII.1566), plus connu sous le nom de Nostradamus, (nom latin des actes notariés) a laissé des écrits prophétiques de valeurs diverses, sous forme de présages, centuries et textes en prose. Il faut distinguer les *présages* parus sous des titres divers, sous forme de quatrains, dans des Almanachs entre 1555 et 1567, qui s'adressent au grand public et dont la portée prophétique